

La vie littéraire

Le dernier Gide

— par Emile Henriot —

Le dernier livre de M. André Gide, imprimé à la fin de 1947, était déjà inactuel; et il ne paraît qu'aujourd'hui. Quand nous en lisions les chapitres, l'un après l'autre, dans le Figaro, ils nous faisaient un vif plaisir, nous les trouvions audacieux. Il était en effet de dire, à cette époque, avec Montesquieu, que c'était la diversité des Français qui toujours a sauvé la France, et donc qu'il ne fallait pas la réduire en les ramenant à un type unique. Il était de vanter, même à travers Goethe, l'individualisme. Il était d'oser imprimer que les détracteurs d'Hugo sont des sots; d'évoquer « les sujets intempestifs, dont on ne pouvait pas parler », et de proposer pour devise *Vires acquirit faciendo*. Il était même courageux d'insinuer à cette date que « l'unification des esprits dans le malheur était plus souhaitée qu'obtenue », que « ce n'est pas toujours par le oui que l'être s'affirme », et d'écrire que « l'on commettrait une grave erreur en jugeant la France, en jugeant sa valeur réelle et profonde, simplement par ce qui se manifeste d'évident aujourd'hui... ». Toutes vérités excellentes, mais qui alors sentaient le hâcher. Enfoncé par l'événement dans son propre sens, chacun résistait comme il peut, même par la bande et de biais. M. Gide excelle, de toujours, à cette dissidence dans l'incidente. Et nous lui savions beaucoup gré de marguer ainsi la censure. Mais je viens de relire, en volume, ces *Interviews imaginaires* (1), où il feignait complaisamment d'être interrogé sur toutes choses par un tiers, quand visiblement c'est lui-même qui s'interrompt et se provoque aux explications. Si le plaisir est resté le même, l'audace paraît aujourd'hui arrodine, et il faudra signaler aux érudits de l'avenir que ce livre fut écrit sous l'occupation et comportait à notre joie dans tout son esprit un refus. En ce temps-là, nous savions lire entre les lignes ce qu'on y avait mis finement. Il semble que cela ne suffise plus à cette heure, et voilà déjà M. André Gide querellé par d'anciens amis, menacé même d'interdit. Ce n'est pas la première fois qu'on veut l'empêcher de parler. Il me semble bien me souvenir que cela lui est déjà arrivé, à Nice ou à Cannes, sous Vichy.

Les *Interviews imaginaires* traitent principalement de littérature. L'heure n'en est sans doute pas revenue encore, et s'il ne s'agissait que de cela, l'évasion des soucis présents serait d'une grande inconvenance.

(1) ANDRÉ GIDE, *Interviews imaginaires*, un vol., Gallimard.

Pourtant la pensée et l'art ont leurs droits, et quand on ne pouvait parler librement d'autre chose, il était beau et consolant qu'un maître de l'intelligence parlât librement de son métier. Ce peut être encore utile de nos jours, où, devant tant de choses à refaire, il est bon qu'il soit précisé celles qui demeurent valables et méritent d'être sauvegardées, dont la liberté de l'esprit.

Au lendemain de la défaite, par exemple, des vengeurs se sont élevés qui, cherchant partout des coupables, ont incriminé la littérature: elle était accusée d'avoir « éterné, décoloré, dévirilisé la France ». Intéressé peut-être à ce débat, M. André Gide a exactement observé que [loin, sous-entendu, de le créer] la littérature ne fait que refléter l'état du pays. La critique ne portait pas seulement sur des cas particuliers, tel ou tel écrivain à reprendre. L'auteur de *Paludes* remarquait encore justement que « nous entendons honnir parfois globalement toute une époque, tout un siècle », le dix-neuvième traité de stupide par l'un, le dix-huitième rejeté en bloc par un autre, une œuvre entière vouée avec horreur aux gémonies: Diderot, Renan, Montaigne même; Hugo et Michellet vomis par Claudel... M. Gide rappelle le cas de cette anthologie de la poésie française, parue tout juste avant la guerre, « qui n'exaltait notre seizième siècle qu'aux dépens de l'admirable essor de nos romantiques, ne retenait de ceux-ci que quelques vers isolés... ». Critique, choix et ostracismes à base de griefs personnels... A ce propos, il y a lieu de signaler une très belle page de M. André Gide sur Hugo, justement vengé du propos du même André Gide, jadis célèbre et scandaleux: « Le plus grand poète français? Victor Hugo, hélas! » Sous le couvert de cette caution, on a dit depuis tant de scélèsses sur l'homme de la *Légende* et des *Châtiments* que M. André Gide a cru nécessaire de remettre les choses au point. Tout en abandonnant volontiers ses romans et surtout ses drames, il le tient à juste raison pour « un immense lyrisme », digne d'un « immense coup de chapeau », se plaint de le voir méconnu, le trouve très intelligent, met à part et très haut ses *Choses vues*: et jusque dans son fatras et ses déambles, excelle à découvrir des

joyaux, dont il désigne plus d'un en passant. La page, plus nuancée qu'elle ne l'est dans mon résumé, est à lire. Modèle de mesure, de goût, de justice — trois notions à réinventer, chaque fois qu'on les perd de vue, comme il arrive dans les temps abrupts.

Le plus intéressant des *Interviews imaginaires* est à l'endroit de la poésie, et de ce févère mouvement de renaissance qu'on lui a vu fournir, il y a deux ou trois ans, chez les plus jeunes. Soucieux de ne pas se laisser dépasser, M. Gide porte à leurs essais l'intérêt le plus attentif. « *Milions d'oiseaux d'or, ô futur, que viendras-tu?* » C'est eux toujours dont il attend l'apparition fulgurante à travers le vers de Rimbaud. Mais après avoir si longtemps exercé auprès d'eux son ministère excitateur, voici qu'il les freine à présent, et, délicatement, les modère, en leur montrant, dans une savoureuse suite de réflexions sur la métrique et la prosodie, les avantages de la discipline traditionnelle, et même l'intérêt de la rime et de ses effets de surprise. Et ce n'est pas manquer encore de courage, de la part d'un maître toujours si curieux de l'essai et de la recherche, que de constater, à regret, que le goût de la perfection va se perdant: l'artiste et le public, de nos jours, se contentent « d'affirmations sommaires et souvent bâclées ». Chez les maîtres que se choisissent les jeunes gens, « c'est l'absence de dignes qui séduit en eux le disciple... Lorsqu'on se laisse aller, l'on se plait à croire que c'est au génie ». Quant au talent, on n'en a cure...

Mais on s'attend bien que M. Gide, ayant fait ces observations, ne s'y tient pas; ce qui serait pour lui prendre parti, s'engager, conclure, conseiller; toutes choses à quoi il répugne. « Je ne suis pour ou contre le maintien de quoi que ce soit. » Et sa sympathie reste acquise à ceux qui, « à travers les courbes même des jeunes lyres mal accordées, [font paraître] un effort vers de nouvelles harmonies non encore codifiées » — car il n'est pas de renaissance « qui ne fasse d'abord éclater des gains ». L'auteur des *Interviews imaginaires* reviendra plus loin sur ce point de la lyre aux cordes bien tendues, héritée des maîtres, et des balbutiements de ceux « dont l'effort s'est usé à chercher des harmonies nou-

velles » — pour observer finalement, avec raison, qu'il ne faut pas confondre, en art, la sincérité et la laisser-aller, et la facilité lyrique avec la véritable inspiration « fille du labeur et non point de la nonchalance ». Au reste, que chacun reste libre, à la condition de trouver sa forme en étant sévère à soi-même... « La renaissance poétique sera formelle, ou ne sera pas... » Toutefois, s'avisant aussitôt que le génie d'un Shakespeare, d'un Ronsard ou d'un Michel-Ange ne s'était nullement embarrassé de se couler dans des moules conventionnels (comme le sonnet) créés avant eux, M. Gide, *Janus bifrons* habile à regarder l'envers et l'endroit de toute question, remarque aussi évidemment que « si rien n'était retenu dans l'histoire de l'art que les seuls créateurs de formes nouvelles, c'en était fait de la culture; et que celle-ci impliquait une continuité... en un mot une tradition... » Malgré qu'il en ait, on le voit, la morale à part, M. Gide demeure littérairement classique. D'où tant de remarques pertinentes sur le style, sa curiosité de la grammaire, et la sbrété de son goût, qui le fait parler, par exemple, si exquisément de Racine, dans ses notes sur le rôle de Phèdre.

Aussi bien, ce n'est pas en vain que M. Gide, pour exprimer ses divergences, recourt à l'artifice du dialogue, si propre à exposer le double aspect perpétuel de sa pensée. C'est ainsi qu'on le voit louer Hugo d'être direct, et prendre en même temps aux vers de M. Eluard un pur plaisir d'étonnement, sans se soucier de le comprendre. « Comme s'il y avait là quelque chose à comprendre! Comme si ce que l'on peut expliquer ne cessait pas d'être Poésie, dont l'essence est inexplicable... » C'est sépiaire à ne se priver de rien, et s'assurer par là même des adhésions de tous les bords, qui tantôt iront au classique et tantôt à l'impénitent novateur. Entre les deux, M. André Gide reste le même, disponible à tous les contraires, fidèle à l'enseignement de toute sa vie: ne pas se figer. Il a même, en passant, la coquetterie de nous rappeler que ce conseil si bien mis par lui en pratique n'était qu'une citation — car Sainte-Beuve le recommandait avant lui. Reste à savoir si ce propos est de nature à valoir à l'auteur des *Faux monnayeurs*, auprès de la génération qui vient, la même admiration qui lui a fait cortège jusqu'ici; et si, moins sensible à l'intelligence gratuite, aux nuances et à la mobilité de l'esprit, la nouvelle jeunesse d'aujourd'hui ne va pas bientôt préférer des maîtres engagés dans une seule ligne plus à fond, sur de plus immédiats problèmes.

"Le Monde"
27-72-44

Excellent!
Je pense que c'est votre
deuxième